

PRIX DU NUMÉRO :

EN FRANCE

0.60

8 Juillet 1916

N° 3055 ↔ 60^e Année

LE

MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Directeurs :

H. DUPUY-MAZUEL et JEAN-JOSÉ FRAPPA

Secrétaire Général :

ROBERT DESFOSSÉS

La reproduction des matières contenues dans le MONDE ILLUSTRÉ est interdite

les manuscrits et les documents non insérés ne sont pas rendus



ABONNEMENTS

FRANCE
et COLONIES

{ Un an : 26 fr.
6 mois : 13 fr.
3 mois : 7 fr.

ÉTRANGER

{ Un an : 36 fr.
6 mois : 19 fr.
3 mois : 10 fr.

Les Abonnés reçoivent sans augmentation de prix tous les suppléments :

ROMANS ☐ PIÈCES DE THÉÂTRE ☐ NUMÉROS DE NOËL ET DU SALON ☐ ETC. ☐ ETC.

13, Quai Voltaire, 13

PARIS

FOP 9

TÉLÉPHONE: 1^{re} ligne : Saxe 24-20 — 2^{re} ligne : Saxe 55-53

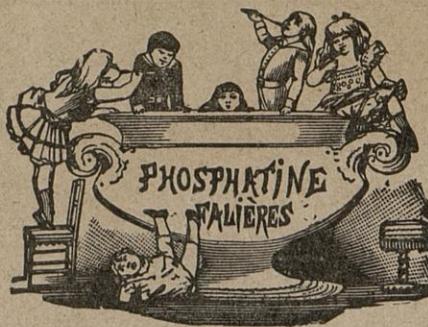
CHOCOLAT LOUIT

PRODUITS RECOMMANDÉS

CHOCOLAT-LOUIT, Vanille papier bleu, Santé papier jaune, en tablettes pour la tasse.
CACAO-LOUIT, en poudre, en boîtes métal illustré,
CHOCO-LOUIT } Chocolat fondant exquis à éroquer.
CHOCO-LAIT }
BOUCHÉES-LOUIT, en boîtes, praliné, granité au miel
ou en crèmes assorties.
MADELEINES-LOUIT, à la crème assorties.
RACACHOU des ENFANTS, en boîtes de 250 gr.
THÉ SUPÉRIEUR, importation directe.
VANILLES en TUBES, des meilleures provenances.
TAPIOCA-LOUIT, en boîtes de 250 grammes.
MOUTARDE-DIAPHANE, renommée universelle.
SARDINES "A LA REINE", préparation supérieure.
SARDINES "SANS ARÈTES" qualité extra.
SARDINES "LOUIT", à l'huile et à la tomate.
ROYANS A LA TARTARE; **MAQUEREAUX**; **THON**;
PURÉE de TOMATES; **PETITS POIS**; **HARICOTS VERTS**;
ASPERGES "PRINCESSE" **HUILES et VINAIGRES**;
FRUITS au VINAIGRE et CONDIMENTS DIVERS;
MIXED-PICKLES; **CAPRES**; **OLIVES**; **ANCHOIS**;
PICALLILLI à la MOUTARDE-DIAPHANE.

LOUIT FRÈRES ET C^{IE}

BORDEAUX (FRANCE)



PHOSPHATINE FALIÈRES

L'aliment le plus recommandé pour les enfants

Son emploi est indiqué dès l'âge de 7 à 8 mois, mais surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. Favorise la dentition, assure la bonne formation des os. Utile aux anémiques, aux convalescents, aux vieillards.

Se trouve partout. — Dépôt Général : 6, rue de la Tacherie, PARIS

Nous prions instamment nos abonnés de toujours joindre une des dernières bandes à leurs demandes de renouvellement, de changement d'adresse ou à leurs réclamations.

DEMANDEZ UN

DUBONNET

VIN TONIQUE AU QUINQUINA

LA REVUE COMIQUE, par Lucien Métivet



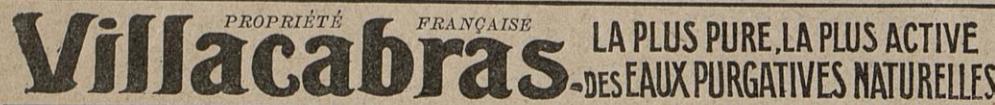
LES TYPES DE LA GUERRE — IV. — L'HUMORISTE

Avant la guerre il croquait des petites femmes affriolantes, à cette heure ses thèmes favoris sont le triomphant poilu, le kubique intellectuel teuton, le grotesque prisonnier boche, les moustaches du Kaiser, le pif du Kronprinz ou la face horrifique de Germania. Au crayon, à la plume, au pinceau, il en couvre des feuilles et des feuilles et, chaque jour, fait le tour du boulevard pour ravitailler les tranchées journalistiques avec l'espoir d'épuiser ses munitions.

**EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES
MAISONS de fournitures photographiques.**

LE GLYPHOSCOPE RICHARD

10, RUE HALÉVY Demander notice :
(OPÉRA). 25, rue Mélingue
PARIS.



Coaltar Saponiné Le Beuf
antiseptique, détersif
ni caustique, ni toxique
Officiellement admis dans les Hôpitaux de Paris

Les plaies de mauvaise nature et les muqueuses malades, étant détergées aseptisées et désinfectées, avec une innocente énergie par le **COALTAL LE BEUF**, étendu d'eau au degré jugé nécessaire par le Médecin, on a naturellement songé à utiliser ces précieuses qualités pour les soins de la Toilette. Les résultats obtenus ayant donné entière satisfaction, l'emploi de ce produit pour les **soins de la bouche**, les **lotions du cuir chevelu**, les **ablutions journalières**, etc., s'est répandu en peu de temps, mais ce succès a fait naître de nombreuses imitations dont on se garantit en exigeant sur l'étiquette la signature de l'inventeur : **Ferd. LE BEUF** en rouge.

**CE PRODUIT UNIQUE EN SON GENRE ET BIEN FRANÇAIS
SE TROUVE DANS LES PHARMACIES**

LIQUEUR BENEDICTINE

Beauté
de la
Chevelure

PETROLE
HAHN

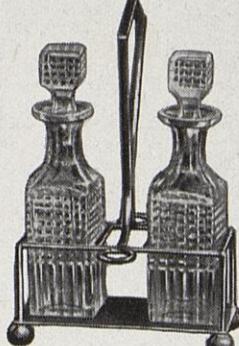


F. VIBERT,
Fabricant
LYON

KIRBY, BEARD & C°, LTD
ORFÈVRES ANGLAIS



Tête-à-Tête café nickel argenté et porcelaine fine.



Huiliere.

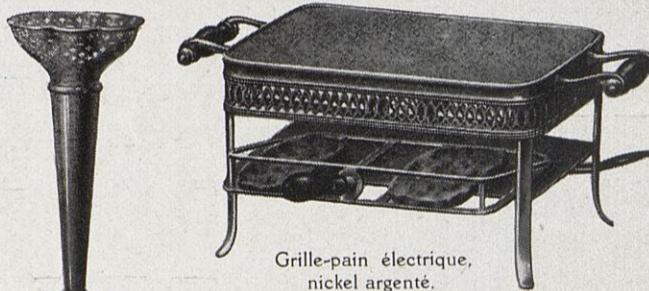
L'Orfèvrerie de Table
"KIRBY"
est de
fabrication anglaise
et garantie 25 ans
d'un usage constant.



Broc à champagne, cristal taillé et nickel argenté.



Pour « Baby ». Bol à bouillie,
grès Doulton, monté argenté.



Grille-pain électrique,
nickel argenté.

Vase à fleurs
nickel argenté.

Prix et tous renseignements
seront fournis sur demande.

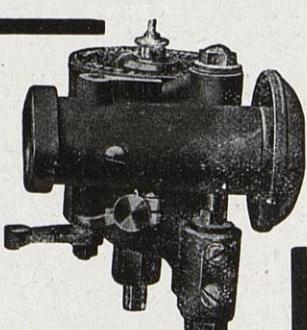
Téléph.: Gut. 24-65

5, Rue Auber

PARIS

L'APPLICATION DU
CARBURATEUR

Zénith



à la presque totalité
des AVIONS MILITAIRES leur a
donné les qualités qu'ont les mil-
liers de voitures qui sont munies
de cet appareil scientifique.

Société du Carburateur ZÉNITH, Siège social et Usines:
51, Chemin Feuillet, LYON

Maison à PARIS, 15, rue du Débarcadère

Usines et Succursales : Lyon, Paris, Londres, Bruxelles,
La Haye, Milan, Detroit, New-York, Genève.

Le Siège social de Lyon répond par courrier à toutes de-
mandes de renseignements d'ordre technique ou commercial.
Envoi immédiat de toutes pièces.

Le sel ajouté à vos aliments, indispensable
à la digestion et à la santé, est de tout ce
que vous employez à table, ce qui coûte le
moins cher.

Donc servez-vous du sel le meilleur, le

Sel Cérébos

En Vente dans toutes les Maisons d'Alimentation.

**ALCOOL de MENTHE
de RICQLES**

assainit la bouche
conserve les dents
guérit les indigestions
préserve des épidémies

C'est le seul véritable
ALCOOL de MENTHE

Le meilleur service à rendre à un ami qui est au Front c'est de lui envoyer le très utile

Gillette
RASOIR DE SURETÉ

RASOIR BREVETÉ
En vente partout. Depuis 25 fr. complet.
Catalogue illustré franco sur demande mentionnant le nom de ce Journal
RASOIR GILLETTE, 17^{me}, rue la Boétie, PARIS
et à Londres, Boston, Montréal,

Gillette
MARQUE DE FABRIQUE
CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte 250 francs - Pharmacie 12^e Rue Bonne-Nouvelle, Paris

PREMIÈRE MARQUE FRANÇAISE
OLIBET
PRODUCTION QUOTIDIENNE
30.000 KILOS DE BISCUITS.

Si vous voulez avoir le
Produit Pur, prenez
l'Aspirine
"Usines du Rhône"
LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES
Gros : 89, Rue de Miromesnil, PARIS

Soignez vos Convalescents
Sustenez les Blessés
Tonifiez les Affaiblis
Par le **VIN AROUD**
VIANDE - QUINA - FER
Paris, Rue de Richelieu, 28 et toutes Pharmacies

OBÉSITÉ LIN-TARIN
CONSTIPATION
HERNIE
Le Bandage MEYRIGNAC est le seul appareil sérieux recommandé par toutes les sociétés médicales.
Supprime les **Sous-Cuisse**s et le **Terrible Ressort Dorsal**.
ENVOI GRATUIT DU TRAITÉ SUR LA HERNIE.
Exiger sur chaque appareil le nom et l'adresse de l'inventeur.
MEYRIGNAC. Breveté. 229, r. St-Honoré, Paris (Tuilleries)

**VIN de
PHOSPHOGLYCERATE
de CHAUX
DE CHAPOTEAUT.
FORTIFIANT
STIMULANT**

Recommandé Spécialement aux CONVALESCENTS, ANÉMIÉS, NEURASTHÉNIQUES, Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies. VENTE EN GROS : 8 Rue Vivienne, PARIS.

SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & CIE
Dépuratif par excellence
POUR LES ENFANTS POUR LES ADULTES

Dans toutes les Pharmacies. SIROP DE RAIFORT IODÉ DE GRIMAULT & CIE VENTE EN GROS 8, Rue Vivienne, PARIS.



Soins de la Peau
CRÈME SIMON
Talisman de beauté

Première marque Française
POUDRE et SAYON

LIQUEUR
Crée en 1812
BRUN-PEROD VOIRON (Isère)
veritable CHINA-CHINA

- DRAGÉES -
SOMEDO
En 3 minutes on obtient les Meilleures BOISSONS CHAUDES ANIS, CAMOMILLE, VERVEINE, ORANGER, TILLEUL, MENTHE, COMMODITÉ - RAPIDITÉ - PROPRETÉ etc. Indispensables aux Soldats et à TOUS. Boîte de 25 1 fr. 75. Flacons de 40 3 francs. EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS. Administration : 2, rue du Colonel Renard, à Meudon.

POUDRE DE RIZ AMBRE ROYAL
La plus Parfaite des Poudres
VIOLET, PARFUMEUR, PARIS

RHUM ST-JAMES



Saison 1916

VICHY

ÉTABLISSEMENT THERMAL

le mieux aménagé du monde entier

TRAITEMENT SPÉCIAL | Maladies du Foie et de l'Estomac
Goutte - Diabète - Arthritisme

Ouvert le 1^{er} Mai

Nombreux Hôtels - Villas - Pensions de Famille

RENSEIGNEMENTS } SYNDICAT d'INITIATIVE à Vichy
ou Cie de VICHY, 24, Bd des Capucines, Paris

ce prestigieux pays des Antilles est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde.

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3055. — 60^e Année.

SAMEDI 8 JUILLET 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSELIN



VIVE L'OFFENSIVE ET VIVENT LES ALLIES!

Dans les tranchées, dans les abris, dans les gourbis, dans les postes de commandement, on a gaiement célébré les belles nouvelles qu'apportent les communiqués. On a fêté la superbe marche en avant des Anglais et les si brillants succès remportés par nos héroïques soldats. D'un bout à l'autre du front la joie et la fierté ont régné sans partage.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

LAMARTINE ORATEUR

La petite ville de Bergues, que frôlent les obus allemands destinés à Dunkerque, est un lieu étonnamment pittoresque, avec son beffroi harmonieux, ses fossés de Vauban, ses vieilles portes écussonnées et ses inutiles remparts de briques roses. Elle compte dans son passé bien des souvenirs glorieux : celui de tous, peut-être, dont elle se montre justement le plus fière, est d'avoir, en 1833, élu Lamartine député et d'avoir ouvert ainsi, à l'auteur des *Méditations*, la carrière politique.

Le poète est venu là, il a erré dans ces rues, d'ordinaire silencieuses, aujourd'hui sans cesse retentissantes du fracas de l'artillerie et des passages de troupes ; il a erré le long de ces canaux où glissent les chalands paresseux ; là s'est accompli le grand revirement de sa vie : la mue du poète en homme d'Etat, l'envolée vers de nouvelles cimes. Dans le livre qu'il vient de publier sur *Lamartine orateur*, M. Louis Barthou étudie avec une pénétration singulière les causes lointaines de cette évolution. A vrai dire c'est une révélation : on savait bien que Lamartine avait siégé au Palais-Bourbon et qu'il avait été mêlé à nos orages politiques ; on citait même, de lui, — et pas très exactement, — une riposte fameuse à l'émeute ; mais c'était là tout ce qu'on connaissait, — exception faite des érudits, — de sa vie publique, qui restait, sinon comme une tache, du moins comme une ombre gênante, obscurcissant l'éclat de sa gloire littéraire.

Et voici qu'il nous est montré comme le plus studieux, le plus perspicace, le plus loyal, le plus éloquent des législateurs ; l'auteur de *Jocelyn* prend place, dans la fresque de notre histoire parlementaire, à côté de Mirabeau qu'il domine par ses scrupules, et de Vergniaud qu'il surpasse en clairvoyance. Ceux qui ont la bonne fortune de connaître et d'avoir entendu parler M. Louis Barthou ne s'étonneront pas de la préférence qu'il apporte à cette réhabilitation. Par similitude d'aspirations, il s'est épris tout naturellement de cet ardent amour de la liberté, de ce goût fougueux des luttes oratoires, de ce respect du noble passé de la France, de ces convoitises ardentes vers les promesses de l'avenir qu'il a trouvées chez son héros.

En arrivant à la Chambre, le 23 décembre 1833, Lamartine s'y présentait chargé d'un lourd et encombrant bagage : et c'étaient ses œuvres littéraires. Il était sous le coup de la « prévention de poésie », tare quasi indélébile pour un homme qui se dispose à s'occuper des affaires du pays. On criait sur son passage « au poète ! » on le renvoyait irréverencieusement à ses hémistiches : les petits journaux l'imageaient montant à la tribune encombré d'une lyre qu'il ne savait où poser, la tête couronnée de lauriers, et des ailes au dos. Quant à croire que l'auteur des *Harmonies* pût faire au Parlement besogne utile, c'était là une supposition qui, si quelqu'un l'avait témérairement émise, eût été accueillie par des sourires sceptiques. L'impression dans le public était la même. Ce n'est pas que le peuple français témoigne plus de déférence et de considération à ses députés qu'à ses poètes ; je crois même que, si l'inexorable nécessité l'obligeait à un choix, il se priverait avec plus de résignation de ceux-là que de ceux-ci. Mais il n'aime pas à mêler les genres et il s'obstine à nourrir l'illusion que ses représentants sont des « hommes d'affaires ». Mme de Girardin, — peut-être parce qu'elle n'était pas « électeur » — eut le bon sens et le courage de s'insurger contre cet ostracisme : — « Pourquoi donc, écrivait-elle, reprochez-vous tous les matins à M. de Lamartine d'être un poète, et pourquoi ne voulez-vous pas absolument qu'un poète fasse de la bonne politique, puisque vous en faites bien, vous autres, de la politique, vous qui êtes des marchands de bois retirés, des bonnetiers découragés, des apothicaires désenchantés. Vous a-t-on jamais contesté le droit de renverser les ministres et de bouleverser l'Europe ? »

Un autre obstacle contre lequel le « nouveau » devait se heurter, c'était son isolement : il ne

se réclamait d'aucun parti, il ne voulait s'affilier à aucun groupe. Il résista même à Thiers qui s'ingéniait à l'enrôler : — « Mais enfin où siègez-vous, lui demandait-on ; à droite ? à gauche ? — Au plafond, répondit-il ». Ce qui parut risible.

On ne rit pas longtemps pourtant, car bientôt il plana, en effet. Il faut lire, contée par M. Louis Barthou, cette prodigieuse ascension, depuis les débuts à la tribune du poète orateur, jusqu'à l'apogée que marque un discours sublime de forme, de profondeur et de divination sur le projet du gouvernement de Louis-Philippe proposant de ramener en France les cendres de l'Empereur. La Chambre, soulevée d'enthousiasme, acclama le poète : il avait vaincu le préjugé : on s'étonnait de ce don singulier de « passionner la raison », de cette dialectique faite de sensibilité, de délicatesse et de droiture, et de cette fierté de convictions qui ne pliait devant rien ni personne.

Il pourrait sembler que le récit de ces choses anciennes est un anachronisme, venant à l'heure où toutes les pensées de France sont rivées aux mêmes attentes et aux mêmes espérances. Il n'est pas, au contraire, de leçon qui soit d'une utilité plus actuelle : quel plus beau modèle « d'union sacrée » et de renoncement proposer en effet à nos hommes politiques, que l'évocation de ce gentilhomme, qui, sans renier les convictions de sa jeunesse, mais se libérant de leur empreinte, proclame et prépare l'avènement de la démocratie, — de cet ancien garde du corps de Louis XVIII préconisant la République comme devant assurer la réconciliation des Français désunis ? Et chaque fois qu'il parle à la tribune, quels coups de lumière, semblables à des prédictions dont la précision est saisissante : dès 1845, il a prévu que le développement de la machinerie de guerre, le canon à longue portée, les projectiles géants, rendraient vaines les fortifications fixes. Il préfère à ces murailles, qui ne sont que des embarras, des murs d'hommes, « les murs qui marchent, les murs de feu et d'âme, qui se déplacent, qui couvrent où il faut couvrir ». Et il trace cette silhouette du soldat français — « le premier soldat de l'univers par l'élan, par le mouvement, l'improvisation de la mêlée ; c'est l'impétuosité, rapide, instantanée, communicative, qui se multiplie grâce à l'électricité de l'intelligence répandue à la fois dans tous et dans chacun ». Exacte image du poilu de 1916.

Je me reproche de feuilleter aussi rapidement l'œuvre puissante de M. Barthou, si attachante par sa chaude sincérité, si variée par la diversité même des sujets qui y sont abordés. Mais il y a pourtant des pages auxquelles il faut nous arrêter : la monarchie de Juillet s'est effondrée ; un gouvernement provisoire est établi ; Lamartine en est l'âme. La République est virtuellement proclamée ; mais le peuple de Paris gronde : il craint qu'on lui escamote son triomphe : il redoute les « messieurs » et les « endormeurs ».

Il s'est rué, pour veiller à ses intérêts, sur l'hôtel de ville où se tient le conseil du gouvernement. Le vieux palais municipal est envahi ; dans les salles, dans les galeries, dans les couloirs mêmes, sur les paliers, sur tous les escaliers, la populace est entassée, hurlante, armée, menaçante, réclamant ses droits et leur emblème : le drapeau rouge.

Lamartine est partout : à tous moments sa tête fine émerge de cette affreuse cohue : on murmure, on le pousse, on l'écrase, on l'insulte. Sa voix domine les vociférations : sous sa parole enchantée se fondent instantanément les colères ; sans cesse il trouve du sublime à jeter à cette horde. Chacun de ses mots, chacune de ses phrases, passent comme une fraîche brise sur ces cerveaux surchauffés : accoté à un chambranle de porte, ou debout sur un escabeau, ou juché à l'embrasure d'une fenêtre, appuyé à l'épaule d'un mendiant blessé qui lui a voué sa vie et qui est son seul garde du corps parmi cette populace hostile, il interpelle, répond, sombre dans un remous, reparait, discute, s'enflamme... Irrésistible magie de l'éloquence ! Son verbe de poète impose silence aux rugissements populaires : on le comprend, on l'applaudit, on l'acclame.

Mais l'émeute gronde au dehors de la Maison commune, sur la Grève. Cent mille hommes sont

là, trépignants, résolus, opiniâtres, réclamant, d'un seul cri, l'étendard couleur de sang des tragiques journées révolutionnaires. Lamartine, épousé mais indomptable, se précipite au balcon : une huée formidable l'accueille. D'un geste large, d'un geste olympien, il méduse cette tourbe furieuse et, dans le silence subit, il lance ces mots fameux qui traverseront l'histoire : — « Le drapeau rouge que vous rapportez n'a jamais fait que le tour du Champ-de-Mars, traîné dans le sang du peuple... et le drapeau tricolore a fait le tour du monde, avec le nom, la gloire et la liberté de la Patrie ! »

M. Louis Barthou nous donne un tableau magistral de cette nuit légendaire qui n'a probablement de similaire dans aucune histoire : la lyre d'Orphée seule avait accompli pareil miracle.

De quelles catastrophes sanglantes cette inspiration géniale sauva-t-elle la France, le monde et la civilisation ? Elle valut à Lamartine l'idolâtrie du peuple de Paris ; il fut, durant trois mois, le maître incontesté de la France. On se ruait sur son passage, on lui faisait cortège et ovation partout où il se montrait. Jamais popularité ne parut mieux établie et plus durable...

Les peuples et les flots sont changeants : un an plus tard Lamartine était oublié. A l'élection du Président de la République, le 10 décembre, le prince Louis-Napoléon obtint plus de cinq millions de suffrages ; Lamartine en recueillait moins de 18.000. Il se trouva à la Chambre des gens qui ricanèrent quand ces chiffres furent proclamés : c'étaient ceux qui n'avaient point pardonné au poète-législateur son prodigieux talent, sa noble abnégation et sa merveilleuse clairvoyance.

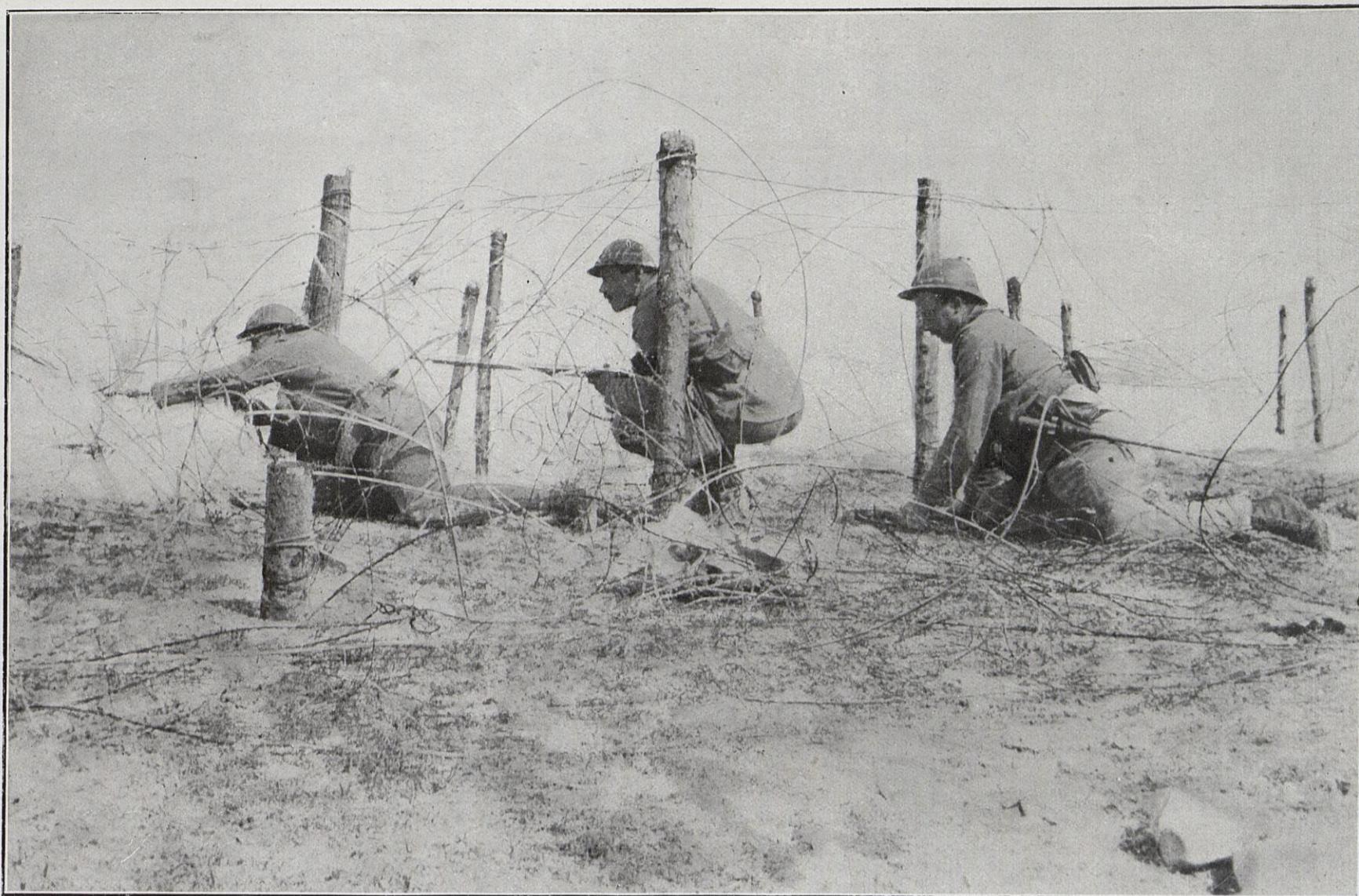
Pour lui, il accepta la brutale ingratitudine de la nation avec la placidité d'un sage. Le soir même de l'élection présidentielle, Victor Hugo le vit « calme, souriant et triste » ; triste, non point de son échec, mais de la trop complète réalisation de ses lointaines prévisions. Il était « blanc, courbé, vieilli de dix ans en dix mois » — « La popularité qui m'avait entouré sans cause, s'est retirée de moi sans motif », disait-il ; mais il n'y avait dans son étonnement ni récrimination, ni amertume. — « Je me ferai grain de sable pour la chaux qui doit servir à cimenter la République », ajoutait-il. Et il rentra dans l'ombre et dans le magnifique isolement de ses pensées, fier d'avoir été, à l'heure des périls, le

Tribun de paix, soulevé par la houle,
Offrant, le cœur gonflé, sa poitrine à la foule
Pour que la liberté remontât pure aux cieux

Il se remit au travail — au travail forcé, car la vie publique ne l'avait pas enrichi, au contraire. Abandonnant la tribune où il n'était plus écouté, il devint journaliste : ses articles étaient écrits d'un style entraînant et passionné, mais ils semblaient « démodés » ; on les lisait peu. Sous l'Empire, condamné au silence, il entreprit de longs ouvrages, tels que ce *Cours de littérature* en nombreux fascicules trop longtemps méprisés, et que les libraires des quais empilaient dans la boîte à deux sous.

Bien peu d'hommes ont conquis deux gloires : le public est avare de son engouement ; quand il a « donné » à l'un de ses favoris du moment, il n'aime pas à le rencontrer dans une attitude nouvelle et il passe alors sans tourner la tête. C'est peut-être là ce qui explique la grande injustice dont Lamartine fut victime : poète, il avait été porté aux nues ; tribun, il demeurait dédaigné ; et c'est pourquoi nous devons à M. Louis Barthou de la reconnaissance pour avoir réparé cette injustice, non seulement en nous révélant la grandeur de *Lamartine orateur*, mais en analysant son merveilleux talent, en nous instruisant, à l'aide de documents intimes et inédits, de ses méthodes de travail, de ses préparations, de ce qu'il devait à son opulente mémoire, à ses travaux personnels, à son inspiration. Ce livre est, en quelque sorte, une œuvre expiatoire dédiée à un méconnu, un monument de patriotism reconnaissant, élevé à la gloire d'un oublié que ses contemporains avaient distraitemment écouté, et qu'on peut juger désormais comme étant, — selon un mot d'Arago, — le plus grand orateur parlementaire qu'ait entendu la tribune française.

G. LENOTRE.



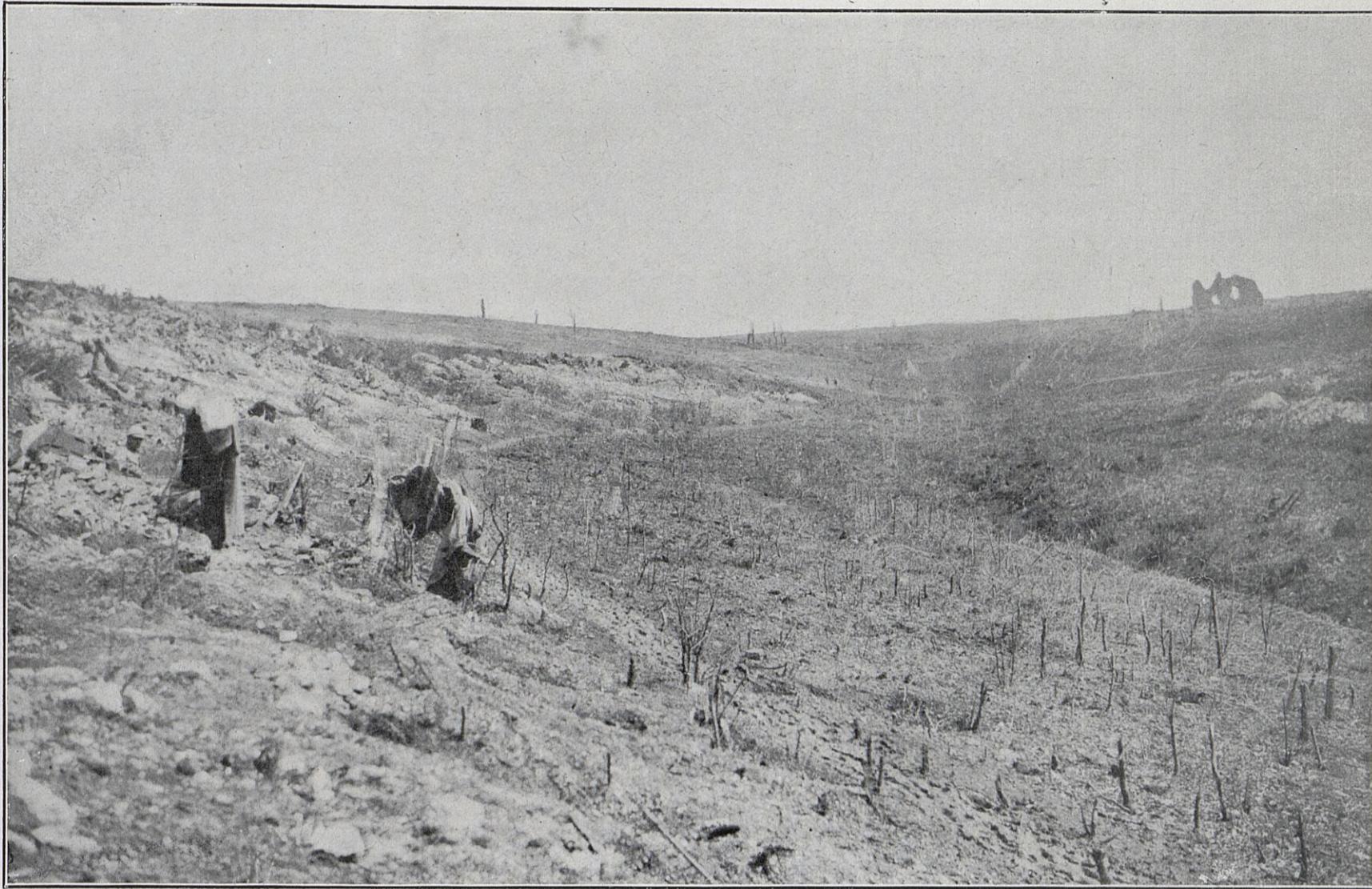
A TRAVERS LES LIGNES DE FIL DE FER BARBELÉ. — Les obus, presque partout, ont mis en pièces la barrière tendue par l'ennemi ; mais il reste quelques réseaux de fil de fer qui tiennent encore bon. Nos cisailleurs se glissent au ras du sol pour les anéantir.



LA PLUS RÉCENTE TROUVAILLE. — C'est la tranchée prémunie contre la chute des grenades. Le fil de fer que l'on emploie beaucoup au front joue ici le rôle de toit protecteur. Nos soldats disent en riant : « Confort et sécurité ! »



LE FRONT FRANCO-ANGLAIS. — Nous donnons ici une carte, claire et facilement lisible, des régions où se développent les offensives des Alliés ; très aisément nos lecteurs découvriront les points où se produit la pesée lourde et continue qui peu à peu doit faire reculer l'ennemi.



LES RUINES DE LA FERME DE THIAUMONT. — Voici un paysage désolé où les phases diverses des combats sans cesse renouvelés, ont amené, puis écarté, puis ramené à nouveau nos indomptables soldats.



EN FACE DE LA COTE DE SOUVILLE. — Bombardement d'une de nos batteries qui continue à tirer vaillamment, malgré l'avalanche des projectiles allemands qui ont démolî les abris et parsemé le terrain d'innombrables entonnoirs,

AU MILIEU DES NUAGES DE GAZ ASPHYXIANTS (*Composition de Ch.-B. de JANKOWSKI*).

Pendant un certain temps, grâce à leur honteuse félonie, grâce à l'ignominie de leurs découvertes... « scientifiques », les Allemands eurent sur nous un avantage marqué; ils répandirent dans l'air ces gaz empoisonnés, qui brûlent les yeux, corrodent les poumons et finalement asphyxient ceux qui sont contraints de les respirer. Mais notre ingéniosité et les recherches de nos savants ne tardèrent pas à nous mettre à l'abri de ces pestilentielle émanations. On inventa les masques, on les perfectionna; désormais ils préservent du fléau ceux qui s'en sont recouvert la face... Et c'est ainsi, qu'au milieu des plus malfaisantes vapeurs, les nôtres, insouciant des merveilleuses trouvailles de la Kultür, combattent avec la même vigueur, la même puissance que s'ils évoluaient dans l'air pur des champs.

JOURS DE GUERRE

DIMANCHE. — *Ambulances.* — Solitude, majesté, silence... Lignes droites... L'infini des campagnes subitement architecturé, contraint par l'intelligence, la volonté de l'homme, — d'un homme, — à prendre des formes, une sorte de consistance même, qui bouleverse, améliore, perfectionne, transfigure l'œuvre de Dieu.

Cette cour d'honneur du château de Vaux-le-Vicomte fait déjà songer, en avant du vaste rectangle du parc, à de puissantes écluses dressées par une force quasi divine et qui imposent au torrent. *Nature* des barrières infranchissables. L'œil, qui ne voit pas les écluses, est aussi fortement retenu avec les lignes décidées par le crayon de l'architecte et taillées dans les murs frissonnantes des tilleuls et des ormes, que si les Romains avec leur ciment y avaient joint d'énormes blocs de pierres.

Dans l'air lourd de l'après-midi d'été, les coups répétés et assourdis du canon martèlent tout autour de nous l'horizon. Sur le désert du parc, privé de fleurs par la grande tourmente, ce bombardement continual crée une sorte d'invisible et multiple présence — et, aussi, plus de solitude et d'infini. Toute la guerre paraît être là, à la cantonade, en rafales, la guerre effroyable d'à présent, tandis qu'en regardant le château du fastueux Surintendant nous en évoquons l'inauguration mémorable, inoubliable, et que nous imaginons brillant, rouge et doré, le jeune roi de La Vallière se trouvant en présence d'une réalisation qu'il n'avait encore fait qu'ébaucher à Versailles.

Les vers fameux, la nymphe de Vaux, les *Fâcheux* de Molière, la lettre de Mme de Sévigné... Sur les portants de verdure taillée, devant l'écran rigide des murs d'ifs, nous devinons encore la foule brillante, de 1661, les grandes ombres, qui n'étaient alors, en chair et en os, que de simples hommes et qui ayant d'être parvenus à l'immortalité, avaient toutes les passions, toutes les pettesses des hommes !

Les hermès rêvant sur les gaines de pierre, demi-dieux, demi-pilastres, montent la garde, moitié vivants, moitié pétrifiés, image de nos désirs — auxquels Dieu ne permet d'avoir que des têtes et qui demeurent à jamais immobiles, isolés, debout, sans rien soutenir, ni jeter d'autre ombre que celle de l'inutile colonne qu'ils sont au-dessous du soleil...

On écrirait, je suppose même qu'on dût en écrire, des volumes, sur ces constructions de Pénélope, où les mains bleues et tièdes des saisons, leurs mains glacées, ont tour à tour dépensé tant d'écheveaux et dénoué, coupé, arraché tant de points. La magnificence des proportions, l'harmonie avec laquelle elles furent morcelées, mises en opposition, en balance, ont arraché bien des cris d'admiration. Des sots ont tiré de ces parterres d'un homme de génie des moutures insipides. Nous en avons vu la copie partout ; au fond de douves et de puits, devant des chalets basques et des gares de chemins de fer... Ici, nous éprouvons la satisfaction, non pas seulement de voir une œuvre grandiose, mais de contempler un original.

Il y faut voir le rêve atteint — pour peu de temps — d'un homme au faite de sa fortune et grisé, disons une sorte de parvenu de large envergure, qui se crut l'égal de celui qui allait le précipiter dans un cachot. Un grand seigneur eût rêvé sans doute d'un peu plus de commodités et d'abandon. Peut-être eût-il prévu quelques instants de recueillement et d'intimité... L'inconscient et voluptueux Fouquet, tout à l'ivresse de régner, croyait-il, sur la France, ne se préoccupa que d'émerveiller et de s'éblouir.

... Et de leur lit de misère, de leur couchette d'opérés et de convalescents, c'est aujourd'hui ce parc à grand orchestre que les combattants de Thiaumont, de Douaumont et de cet autre Vaux, contemplent, dans sa splendeur restaurée et son majestueux désert. M. et Mme Sommier ont aménagé là un hôpital, muni de tous les perfectionnements, de toute l'hygiène souhaitables. Plus de soixante lits, une grande salle dont les hautes fenêtres laissent tomber des nappes de lumière... C'est dimanche et il y a quelques visites. Les chaises autour d'un lit, deux ou trois femmes, qui regardent plus qu'elles ne parlent. Les yeux ont une expression intense. Il y brûle de la fièvre ou bien, après les

hautes températures, une sorte de fraîcheur argentée de source, un matin de printemps.

Au-dessus de certains lits, passent des bâts de bois supportant des ampoules remplies ou pleines à demi d'eau. Un système de petits tuyaux, qui paraît compliqué, lave les plaies, goutte à goutte, indéfiniment, sous l'épaisseur des bandelettes. Des poulies soutiennent en l'air un bras, une jambe, dans des positions qui paraissent intenables. Pourtant, les patients y trouvent un soulagement, une guérison plus hâtive. L'infirmière-major qui nous conduit, et dont le dévouement, la franche simplicité exercent sur les malades un effet salutaire, tire sur les cordes, fait manœuvrer les petites poulies au-dessus des lits... Le bras se soulève sans effort, la jambe tendue hors des couvertures monte, inclinée, redescend, maintenue dans son berceau de fer sans que le blessé en éprouve le moindre choc. On dirait que le membre malade ne lui appartient plus...

Dans des chambres, au premier étage, des amputés, sortis depuis quelques jours seulement des pesanteurs du chloroform. L'un, privé d'une jambe, un autre de la main gauche. Celui-ci, étendu sur sa petite couche, porte le bras en écharpe. Il est prostré à demi-léthargique. Il nous voit dans les vapeurs du non-être. Ce n'est encore qu'une sorte de nouveau-né à peine moins inconscient que lorsqu'il sortait de sa mère... Par les fenêtres ouvertes, dans le silence de la chambre mystérieusement habillée par les frémissements et laborieux génies occupés à renouer les fils brisés d'une existence, par delà le vaste parc habité de ses fantômes splendides, on entend les coups lointains mais pesants et réitérés des canons...

* *

MARDI. — Au matin, vers onze heures. Dans le vestibule du Musée des Arts Décoratifs. Une exposition d'*Art Lithurgique* vient de succéder à celle des jouets. Deux gardiens défendent le tourniquet. « C'est jour de *jury* : le public n'entre pas avant midi, etc... » Parlementations. Un critique attendait déjà... L'un des gardiens accepte enfin d'aller obtenir de M. Metman qu'on nous laisse pénétrer dans l'exposition.

Deux dames vêtues de noir ont pénétré sur nos pas. Le gardien persévérant leur renouvelle l'impossibilité d'entrer. Les quelques mots échangés permettent de reconnaître, quoique très francisé, le chantant et doux accent slave, qui farde le français comme pour aborder la rampe. J'ai reconnu sous les vêtements de ces deuils stricts, qui ne durent pas six mois, mais toute la vie, la reine Nathalie de Serbie.

Devant l'explication du gardien, la reine et la dame qui l'accompagne s'éloignent.

— Vous mettez une reine à la porte...

Le gardien ouvre des yeux ronds...

— La reine de Serbie.

L'homme s'élançait.

— Madame, vous êtes la Reine de Serbie ?

Sous l'apostrophe, la dame en noir, qui semble une Demeter prise aux socles de l'Acropole, se retourne et répond, avec cette simplicité qu'on regrette toujours de ne pouvoir enseigner aux comédiens chargés d'être augustes :

— En effet, je suis la Reine de Serbie...

L'ex-souveraine, n'est pas de ces majestés en exil qui ont aisément troqué l'écrasante fortune de régner pour les plaisirs légers du monde et qui remplacent, par des garden-parties et des théâtres, des rizimenti et des risibles galas, la geôle solitaire, que visitaient les projections des plus brutales curiosités. Depuis l'abdication du roi Milan, son mari, depuis surtout, l'assassinat de son fils, Alexandre, et de cette amoureuse Draga qui fut mal payée de la folle opiniâtreté qu'elle mit à vouloir être reine, Nathalie de Serbie vécut dans une complète obscurité. Seuls les degrés des couvents et les parloirs glacés des œuvres connaissent encore la paisible et grave beauté de cette femme, qui ne goûta du mirage d'être belle et de régner, que l'amertume, les déceptions et la douleur. Que de fois, en regardant à travers la grille, les terrasses et la façade endormie de sa villa de Biarritz, j'ai désiré connaître, des lèvres mêmes de cette noble émigrée, cette musique qui s'élève de ceux que l'inclémence du sort a grandi et béatifiés.

Quelques instants plus tard, je vois M. François Carnot parler à la mère du roi massacré,

Et le souvenir d'heures pareillement tragiques me vient à l'esprit : la vision de Caserio, à Lyon, dans le soir d'été en fête et celle du Konak de Belgrade par une nuit de ce même juin.

... L'Exposition d'*Art Lithurgique* n'est destinée évidemment qu'à montrer, à ceux que cet art préoccupe, en quelle désuétude il est tombé. C'est un rassemblement non point de précurseurs, mais de sages artisans tout imbus des exemples fournis par les dernières générations de « lithurgistes »...

Un grand artiste, M. Maurice Denis, essaye de donner le signal des résurrections en exposant une peinture murale qu'il exécute pour le choeur d'une église récemment édifiée à Genève. Une barque chargée des apôtres, les flots, le ciel de Judée... Faut-il davantage pour inspirer un chef-d'œuvre ? Dans une manière particulièrement simple en apparence, avec des teintes plates, des nuances vives, il produit une impression évidemment marquée de toute son originalité — et qui tranche sur un ensemble de choses... qui n'ont pas encore pris leur vol.

* *

JEUDI. — *Ambulances.* — Un jardin, à proximité des Invalides, un après-midi couvert et lourd où l'ombre des arbres maintient cette senteur qui n'est que de nos jardins trop enfermés par les constructions et auxquels il semble que les oiseaux apportent des feuilles et du soleil de la banlieue.

Un long perron, de hautes fenêtres dans l'embrasement desquelles on devine ces petits lits de fer alignés où, depuis deux ans bientôt, tant de misères atroces ont été supportées avec les plus nobles courages. Dans le jardin, les convalescents, en pyjamas de cotonnade rose. Bien écopés encore, ils gagnent, cahin-caha, s'épaulant, se soutenant, se convoyant avec des attentions adorables, les chaises longues et les fauteuils d'osier déposés pour eux autour de la pelouse.

Depuis de longs mois, Mme la duchesse de Rohan, aidée de ses filles et belles-filles, consacre tout son temps, son infatigable énergie, à cet hôpital qui tient le rez-de-chaussée entier de son hôtel... Un des blessés soignés par la duchesse et aujourd'hui guéri, doit recevoir la médaille militaire dans quelques instants. C'est une fête entre tous ces braves frappés par les projectiles ennemis. Un gâteau monumental offre, en sucre filé, ces mots éloquents : *Honneur à Van den Brouck*.

Voici Van den Broucke, dans son uniforme bleu d'horizon, qui porte brisques et galons de sous-lieutenant. C'est un petit homme bien décidé, qui ne fait point d'embarras et ne paraît pas plus embarrassé d'avoir su devenir un héros que de tenir entre ses bras toutes les fleurs que les dames présentes lui ont apportées, roses rouges, couleur de sang, oeillets blancs, bluets, fleurs de ces champs de France devenus déserts, que tant de fer et tant de gloire recouvrent à présent.

Le commandant, délégué par le gouvernement militaire pour venir remettre sa croix au lieutenant Van den Brouck, lit d'abord sa citation. J'en ai demandé copie et ne la transcris pas sans retrouver l'émotion qui fait briller les yeux de ces infirmières groupées autour de leur « major » et qui forment sur l'émeraude des troènes parisiens un essaim d'une blancheur immaculée :

« A la date du 14 mai 1916, Van den Brouck, Clotaire, matricule 6128, adjudant au 154^e, sous-officier intrépide et brave, a fait preuve d'un entraînement admirable au cours de l'attaque du 24 avril 1916. A bondi sur une mitrailleuse ennemie, qui mettait sa pièce en batterie, l'a abattue, s'est emparé de la pièce et a fait quatre prisonniers. S'est à nouveau brillamment conduit au combat du lendemain, au cours duquel il a été grièvement blessé ».

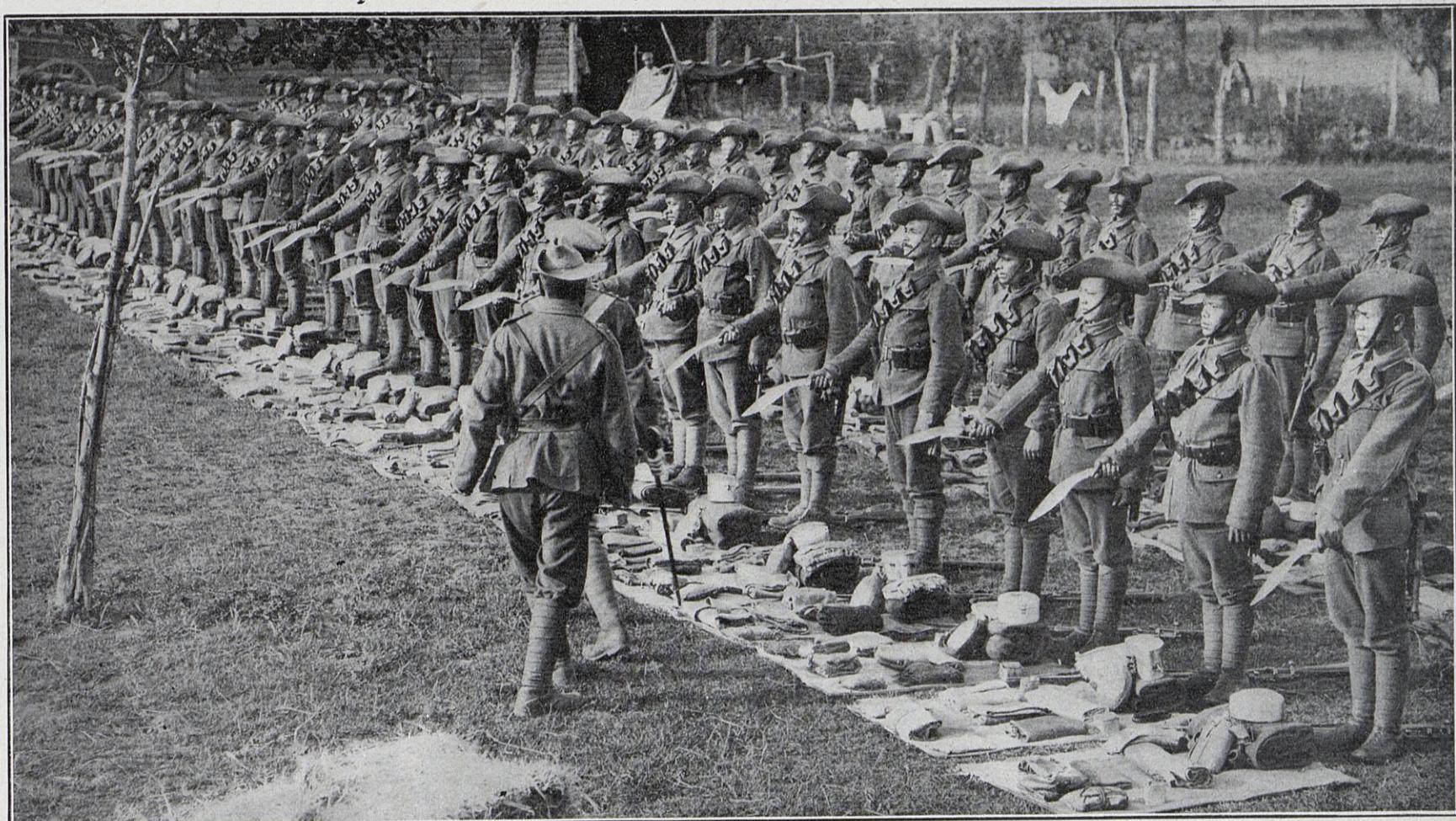
Au moment où le commandant épingle la médaille militaire sur la poitrine du blessé, les bravos éclatent, puis, cheveux au vent, vêtu lui aussi du même « horizon », M. Maurice Rosrand vient lire des vers à la gloire de Van den Brouck, parmi des chants d'oiseaux, tandis que, tenant ses fleurs à brassées, le héros sourit et qu'on entend le petit délic d'un kodak qui opère...

Albert FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservées.)



CHEZ NOS FERMES ET VAILLANTS AMIS, LES ANGLAIS. — On dispose ces superbes batteries de robustes canons qui envoient, si loin, de fameux projectiles.



Les Gourkhas sont, parmi les peuples de l'Inde, les plus braves et les plus enthousiastes guerriers.



Il y a déjà beaucoup d'Anglais en France, mais ce n'est pas fini!... Il y en a encore beaucoup qui se préparent et qui vont venir!



LA CÉLÈBRE REDOUTE HOHENZOLLERN. — Comprise entre ces points dont les communiqués nous ont si souvent parlé : La Bassée, Vermelles, Loos, Givenchy, elle marque l'extrême pointe des lignes anglaises. Bombardements et explosions de mines y font rage quotidiennement.



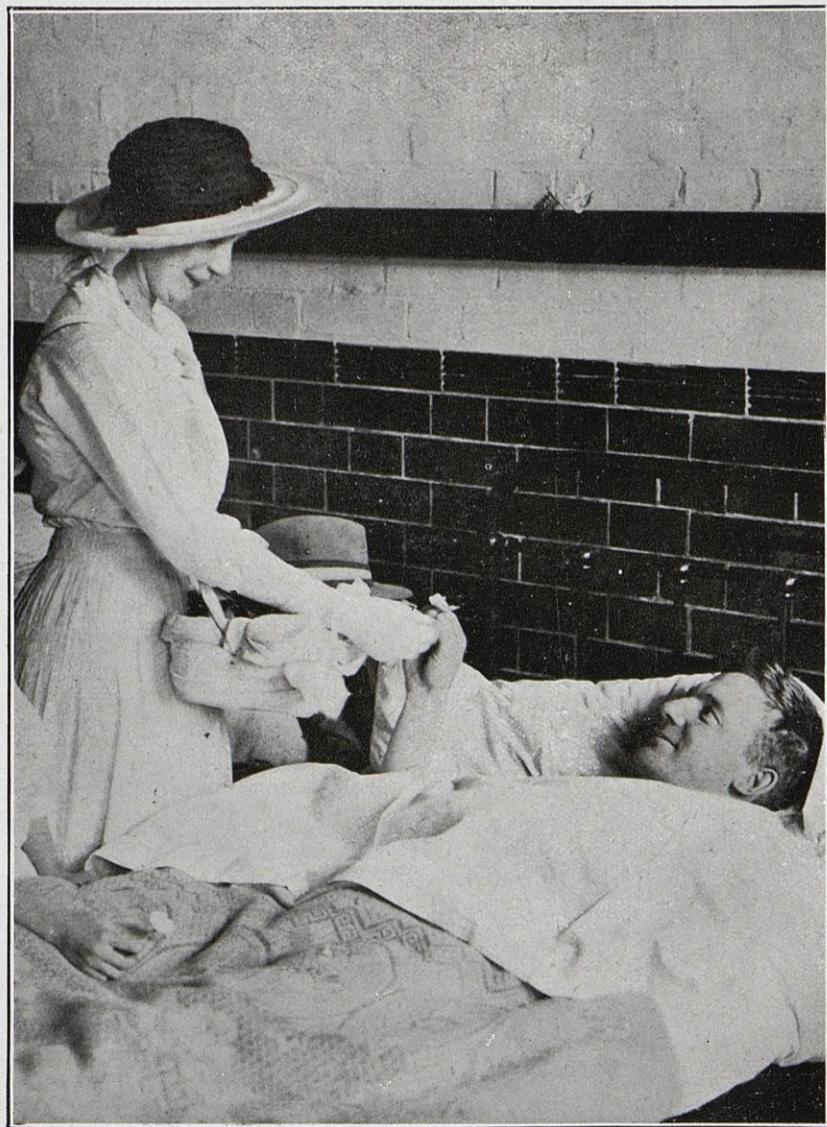
HUMOUR ANGLAIS. — Nos amis Anglais, ayant effectué des raids heureux dans les lignes allemandes, y ont capturé maints trophées et souvenirs précieux : coiffures, armes, pièces d'équipement de l'ennemi... Parés de ces dépouilles boches, nos Alliés ont eu l'amusante idée de poser pour un groupe. Le voici.



La reine Alexandra, patronne de la rose blanche qui fut vendue à Londres au bénéfice des blessés.



Le major général Sir Francis Lloyd, achetant la petite rose blanche qui porte le nom de la reine.

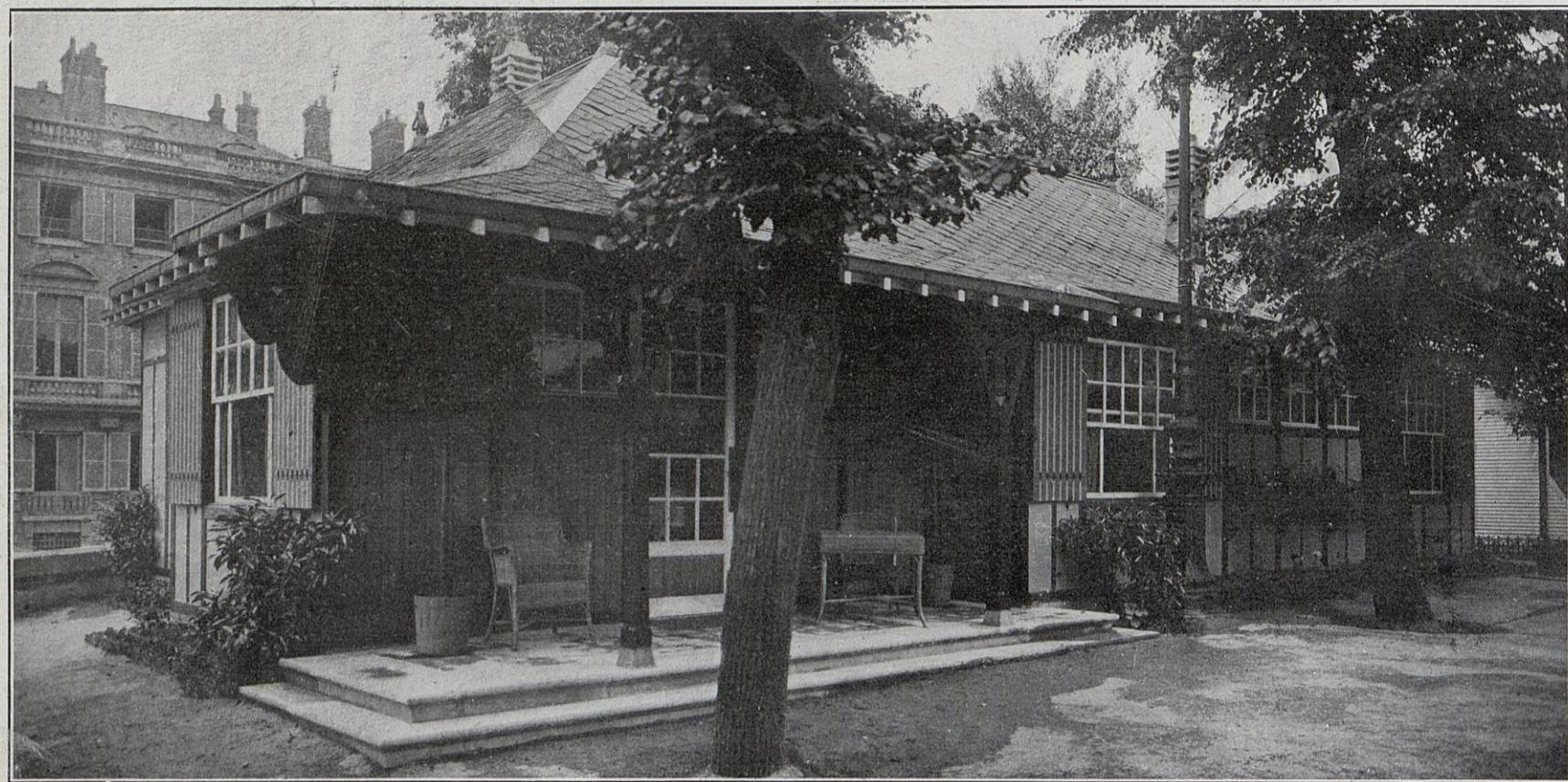


Les dames vendeuses allèrent porter aux grands blessés, dans les hôpitaux, la royale petite fleur.



Le chat favori de la souveraine reçut, lui aussi, la parure qui convenait, le jour de la Sainte-Alexandra.

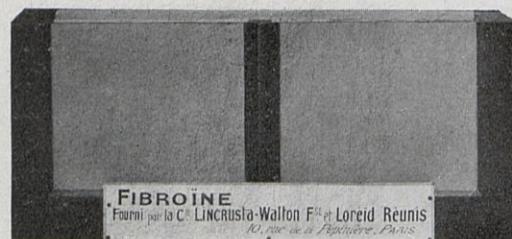
FÊTE DE REINE, — TRIOMPHE D'UNE FLEUR



Le très beau, très pratique et très luxueux pavillon édifié par M. Sorel, à la « Cité Reconstituée ».

UNE MAISON CONFORTABLE ET SÉDUISANTE

Au cours de notre dernier article sur la Cité Reconstituée, nous avons fait avec le lecteur le tour d'un village. Nous allons aujourd'hui avec lui faire le tour d'une maison, et la promenade n'en sera ni moins attrayante, ni moins instructive. C'est au coin de la rue de Rivoli et de la place



Panneau en fibroïne et double matelas d'air, ayant servi à la construction du pavillon.

de la Concorde que s'élève le pavillon de M. Sorel, l'architecte bien connu. L'idée qui a présidé à cette installation et qui frappe immédiatement les yeux est l'*unité* de conception, jusque dans les moindres détails ; ce ne sont pas des fenêtres, ce ne sont pas des céramiques, ce ne sont pas des meubles quelconques qu'on a rapportés là, mais ceux qu'il fallait et qui contribuent, chacun pour sa part, à un ensemble singulièrement homogène.

Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement puisque l'architecte s'est donné comme programme de ne faire aucune décoration qui ne soit accusée nettement par la construction.

La maison occupe une surface de cent cinquante mètres carrés, toute en rez-de-chaussée, l'idéal pour l'habitation de plaisance, comportant simplification du service, intimité du home et atténuation de bruit. Le mètre carré ne revient qu'à 225 francs, y compris le mobilier, prix modique pour une construction définitive. Le premier inconvénient à éviter est le tirage défectueux des cheminées, qui rendent un intérieur inhabitable : M. Sorel y pare au moyen d'une ventilation par gaine de fumée spéciale ; aucun refoulement n'est possible, quel que soit le temps, par un système perfectionné qui permet le branchement, dans une seule gaine, de plusieurs foyers.

Tous les détails ont été passés au même crible, par des moyens nouveaux et spécialement étudiés.

Pénétrons à l'intérieur. La vue est tout de suite agréablement frappée par

le coloris imprévu des tapis exécutés dans les ateliers féminins de M. Fenaille, par le goût très sûr de stores dus à Mme Marie Lemeilleur, stores en rafia dont elle sait tirer un parti original en les rebordant de fils de lin. C'est un travail intéressant bien adapté à la matière. L'artiste brodeuse bien connue des amateurs d'art nous montre ici un nouveau côté de son talent souple et varié. On peut trouver dans son atelier 1 bis, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, de charmants modèles de ce genre.

**

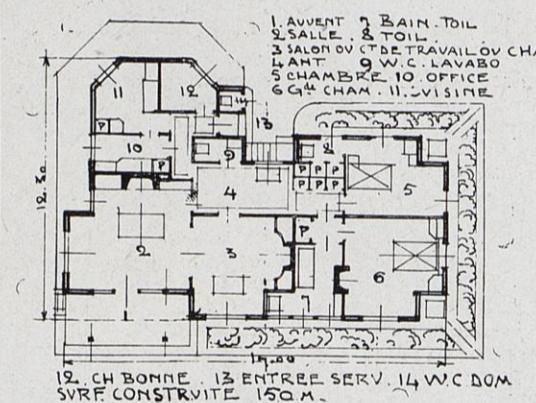
Nous voilà donc à l'abri du soleil. En ce qui concerne l'humidité et les variations de température y a-t-on songé ? Oui, M. Sorel les a prévues ; en effet les murs sont constitués par des panneaux de fibroïne, qu'il a demandés à la Compagnie Linerusta-Walton française et Loreid réunis, 10, rue de la Pépinière, déjà connue par la valeur de ses tentures artistiques lavables, ses imitations cuirs et ses linoleums. Les murs dont nous montrons un fragment renferment un double matelas d'air, analogue à celui des doubles fenêtres, et régnant sur l'ensemble de la construction.

La fibroïne n'était employée jusqu'à ce jour que dans la garniture intérieure des voitures à voyageurs : utilisant ses propriétés d'imperméabilité, de calorifuge et d'isolant, il fallait songer à en instaurer l'application aux revêtements extérieurs : c'est fait. Voilà encore une innovation.

**

Au lieu de ces affreuses tentures murales auxquelles on nous a trop habitué, quel charme on

trouve à ces nattes si décoratives, si meublantes, qui courrent le long des murs, se glissent sous les baies vitrées, épousant la forme des meubles et les caprices de l'architecte ; pas un visiteur qui ne



Plan intérieur du Pavillon, dans lequel toutes les dispositions ont été si pratiquement imaginées.

les ait envier, touchées du doigt en se disant : j'en voudrais chez moi de semblables. Il en trouvera un choix considérable à la *Maison des Nattes*, 10 et 26, galerie Vivienne, qui se charge de les poser au goût du client — et surtout au goût de l'appartement.

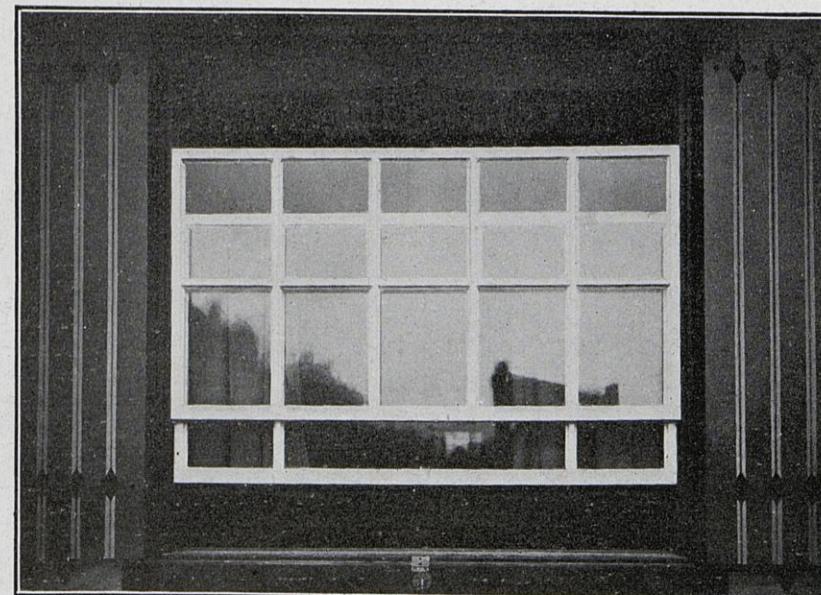
Elles sont tellement où il faut qu'elles soient qu'on se demande comment on les remplacerait.

La *Maison des Nattes* se retrouve dans une quantité de petits accessoires où la trame perd sa rigidité pour acquérir une souplesse qui fait croire à du linge damassé : voici des nattes de table qui remplacent admirablement les nappes, se couvrant de dessous d'assiettes, de dessous de carafes, de verres, d'une délicatesse extrême. Ce sont des produits spécialement brevetés que la maison importe de Chine et du Japon et qui comportent également tous les articles de vannerie fine.

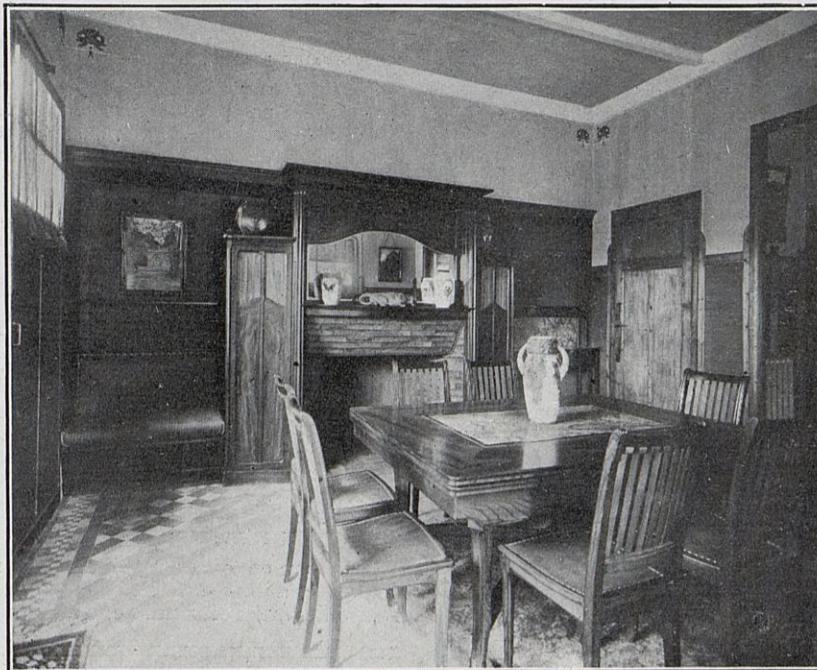
**

Le choix de cette vannerie, des stores en rafia, des sièges en rotin dont nous parlerons tout à l'heure, constitue cet ensemble si judicieusement obtenu.

La même recherche du nouveau et du pratique se décale encore par le système de fenêtres à guillotine dont nous tenons à placer un spécimen sous les yeux du lecteur ; comme nous sommes loin de ces croisées qu'un coup de vent ouvre ou ferme violemment, brisant les vitres ou déshonorant les jolis stores de Mme Lemeilleur ! Le maître de céans savait qu'il y a à



Une fenêtre à guillotine du système Descommunaux (les panneaux supérieur et inférieur sont entr'ouverts).



Salle à manger moderne exécutée par la Maison Lamberta, d'après les dessins de M. Sorel.

Courbevoie, 12, boulevard de la Mission-Maichand, un atelier où M. Descommunaux, de Vaugirard, exécute la fenêtre idéale et il l'a immédiatement adoptée.

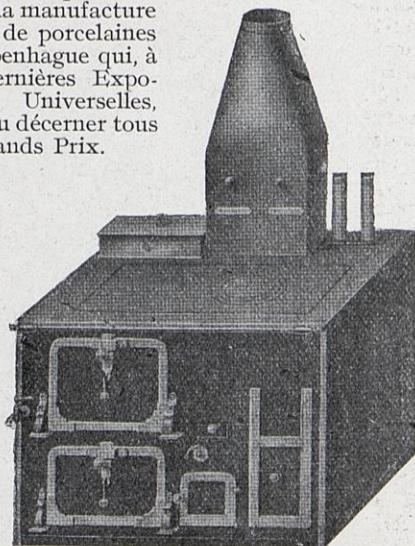
L'inconvénient ordinaire de ce mode d'éclairage est la difficulté de manœuvrer le châssis supérieur, masqué par le châssis inférieur : il faut d'abord soulever ce dernier pour atteindre le premier, d'où une complication inévitable. M. Descommunaux l'évite : une simple manivelle, à l'intérieur de la chambre, permet de la faire glisser et de lui donner toutes les positions voulues, sans ouvrir l'autre. Etant donné que cette opération se répète plusieurs fois par jour, le détail a son importance.

Est-il nécessaire de dire de qui sont les meubles ? Ils ont l'air d'avoir poussé avec la maison, tellelement ils s'identifient avec elle : cette cheminée avec sa double vitrine, sa desserte, son siège de repos qui ne forment qu'un tout, sont évidemment l'œuvre de M. Sorel qui ne les eût point voulu autrement : rien à ajouter, rien à retrancher. Le lit, accueillant et confortable, n'a rien de déjà vu : il se démonte avec une extrême facilité.

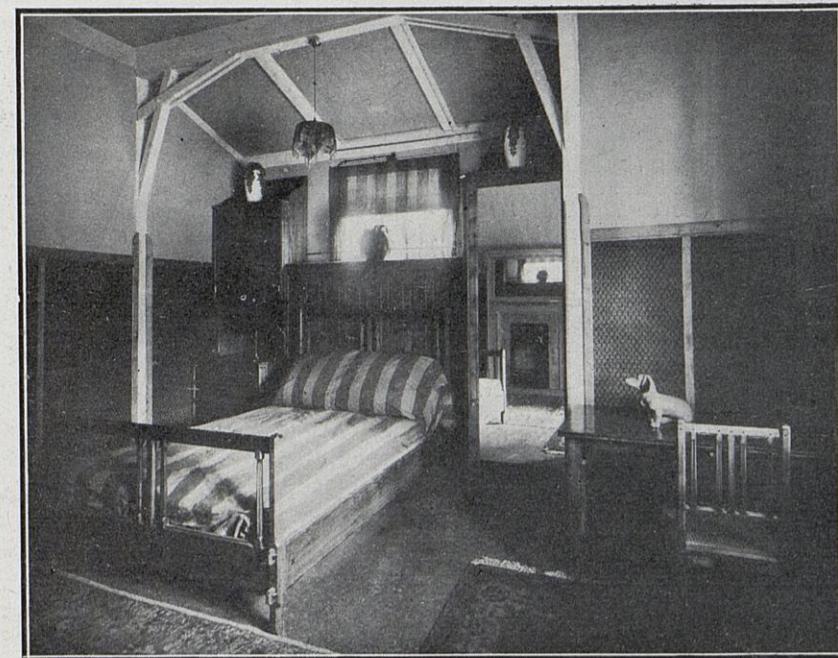
Quant aux meubles de milieu, ils trouvent encore le moyen d'innover, dans leur apparente simplicité. Cette table, qui paraît définitive dans son assise robuste, se développe à volonté *sans rallonges* ; ces chaises ont un dossier formé de lanières tendues et souples en même temps où le corps trouve un appui inattendu. Chacun dit : on doit être bien ; non : on est mieux.

M. Sorel a dessiné tous ces meubles et en a confié l'exécution à la maison Lamberta, 37, rue Chanzy, qui a rendu avec un réel bonheur ce que l'auteur en attendait.

Sur cette cheminée, sur cette table, sur les boîseries, un peu partout, des faïences et des porcelaines de prix jettent leur note gaie et artistique ; des potiches ventrues attendent des fleurs au goût de l'heureuse maîtresse de maison qui possédera toutes ces belles choses ; un tigre rameau au-dessus du foyer, dans sa robe d'émail. Les amateurs reconnaissent la marque célèbre de la manufacture royale de porcelaines de Copenhague qui, à nos dernières Expositions Universelles, s'est vu décerner tous les Grands Prix.



Fournéau de chauffage breveté, de la Maison Guézennec et Cie.



Chambre à coucher aussi confortable que séduisante, exécutée elle aussi par la Maison Lamberta.

Ces remarquables spécimens ont été choisis à son salon d'exposition, 28, avenue de l'Opéra.

**

Il convenait qu'à l'extérieur du pavillon, sous la véranda si propice aux causeries en plein air, le maître eût préparé quelques sièges confortables dans le genre pratique qu'il affectionne. Il a chargé de ce soin la maison G. Chevallier, fabricant, 237, boulevard Voltaire, Paris.

Son choix complète fort heureusement, nous l'avons fait remarquer, les vanneries de Chine et les stores végétaux : c'est toujours la même note rustique et élégante à la fois. Chaises, fauteuils,

M. Sorel les a commandés — toujours bien avisé — à la maison Ebel, 47, rue de Paradis. La pâte de verre, le grès céramique vitrifié acquièrent dans ses ateliers une perfection encore inatteinte et qui a consacré une réputation méritée.

Nous reproduisons un cadre de glace en bambou avec panneau de faïence, qui témoigne de ce qu'on peut obtenir avec l'emploi d'éléments très différents. L'emploi des produits céramiques ainsi traités se généralise de plus en plus pour l'installation des salles de bains, des piscines, des cheminées décoratives, vestibules, toilettes, etc.

**

Pour éviter tout humidité, toute pourriture capable de gâter ces merveilles, toutes les pièces sont carrelées sur ciment armé, isolé par un vide : il n'y a donc pas lieu de craindre le contact habituellement froid du carrelage. Les soubassements et planchers en ciment, les murs, parois de pourtour intérieurs et extérieurs ont été exécutés par la maison Degaine, 19, rue de Lancette. Pouvoir mieux s'adresser qu'au spécialiste à qui l'on doit les travaux du Lycée de jeunes filles Jules-Ferry, de l'église Saint-Jean de Montmartre, du Central téléphonique Bergère, etc.? Le ciment est aujourd'hui roi du bâtiment.

**

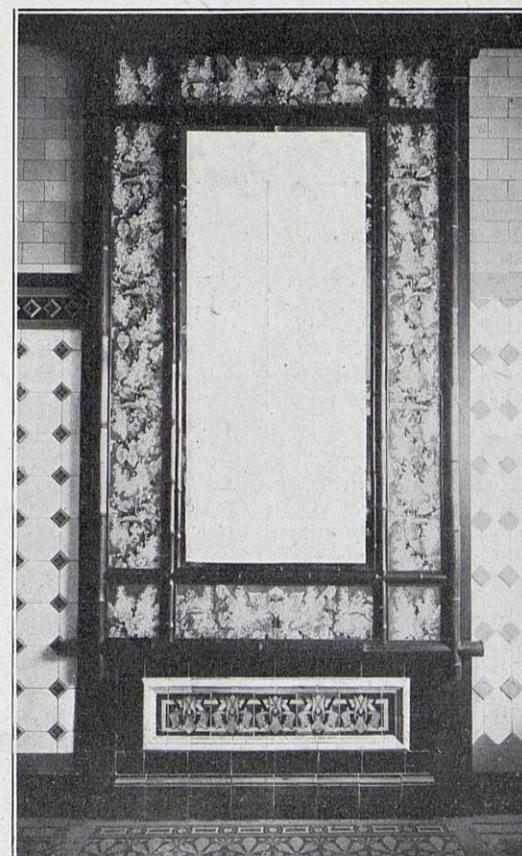
D'ailleurs, l'humidité serait efficacement combattue par l'entrée en scène — et dans notre pavillon — de MM. Guezennec et Cie, que nous aurions été étonnés de ne pas trouver dans cette réunion de sommités industrielles. Grâce à son système, c'est le fourneau de la cuisine qui, par *un seul feu*, assure le chauffage central par l'eau, de toute la maison et produit l'eau chaude pour les bains, toilettes, etc., avec indépendance complète des services ; les avantages de ce dispositif de chauffage sont trop connus pour que nous insistions : c'est le seul qui soit réellement pratique et économique.

Le modèle dont nous donnons la reproduction est de dimensions modestes et peut convenir ainsi à tous les emplacements.

Ainsi nous avons fait le tour d'une exposition sans sortir d'une maison, comme nous nous l'étions promis. En résumé, beaucoup d'idées à utiliser : beaucoup de noms à retenir. On sort un peu ébloui, mais instruit, et séduit.

Chateaubriand disait : « Chantez les chalets, mais ne les habitez pas ».

Chateaubriand ne vivait pas au vingtième siècle !
MONTLOUIS.



Glace bambou et céramique, panneaux faïence, de la Maison Ebel.

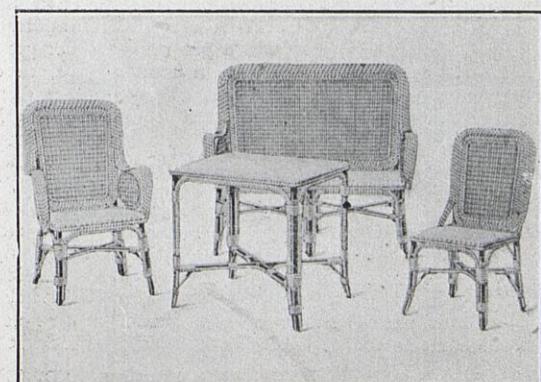
canapés, tables, tout est en rotin robuste où l'on peut non seulement se poser, mais se reposer.

Cette maison possède un assortiment très varié d'ameublement tortillon, avec les modèles les plus riches pour décors de maisons de campagne, halls, plages.

Ceux que nous avons sous les yeux donnent un aperçu du fini de l'exécution et de la robustesse qui fait souvent défaut à ce genre de fabrication. Nous en voudrions de semblables pour nos gloieux convalescents.

**

Chacun a pu remarquer les jolis effets obtenus par les carreaux et dessins de céramique dont l'éclat rivalise avec celui des somptueux tapis.



Canapé, fauteuils et chaises en rotin, de la Maison G. Chevallier, Paris.

LE MOIS RETROSPECTIF

LE MONDE, LE THEATRE ET LA MODE,
IL Y A CINQUANTE ANS.

(Juin 1866).

Foule considérable pour célébrer la victoire de *Ceylon*, le cheval anglais qui a gagné le Grand Prix. Son heureux propriétaire, le duc de Beaufort l'un des plus grands seigneurs du Royaume-Uni, a été présenté à l'Empereur, sur le turf même. C'est un gentleman d'assez haute mine, un peu fort, très distingué d'allure, et pouvant avoir une quarantaine d'années. Dans la tribune impériale, entre l'Empereur et l'Impératrice, avait pris place la grande-duchesse Marie de Russie. A côté des souverains, on remarquait la princesse Mathilde, et derrière eux, le comte Stroganoff, le prince Murat, puis « le gracieux essaim » des dames d'honneur. Au Pesage abondaient les élégantes d'alors, arborant de fraîches toilettes dans les tons clairs, et parmi elles, la princesse Pauline de Metternich-Sandor, qui n'a pu se tenir de faire une petite caresse au vainqueur, pour lui témoigner son admiration. M. Thiers produisait son austère et classique redingote dans cette turbulente ambiance, et le « père » Auber (84 ans, à cette époque) y promenait sa toujours verte sénilité. De ci, de là, en compagnie de son jeune ami Conneau, et suivi d'une demi-douzaine de petits camarades, le prince impérial courait à travers la foule, paraissant beaucoup s'amuser.

**

Les théâtres sont généralement sans grand intérêt en cette période déjà presque estivale.

Cependant, le *Gringoire*, de Théodore de Banville, obtient un vif succès sur notre première scène dramatique, avec Coquelin (le Gringoire révélé), Lafontaine (Louis XI), et Mme Victoria Lafontaine (Loys). — « C'est, dit Charles Monselet, le triomphe de la poésie, et le triomphe d'un écrivain très méritant et très aimé ».

Au bout d'un demi-siècle écoulé, la pièce n'a jamais cessé d'être au répertoire, et cela justifie l'appréciation que je viens de rapporter.

— En fait de nouveautés musicales, voici, à l'Opéra-Comique, avec Marie Cabel, vocaliste prestigieuse, et Mme Révilly, secondée par leurs camarades Sainte-Foy, Crosti et Prilleux, *Zilda*, deux actes de Saint-Georges et Chivot, musique de Flotow, qui ne paraissent pas avoir beaucoup porté. Les critiques enseignent que le sujet a été emprunté aux Mille et une Nuits. Ne leur en déplaît, c'est plutôt aux Mille et un Jours, autre recueil de contes persans, turcs et chinois, où se trouve celui qui a inspiré les librettistes, sous ce titre : *Histoire de la belle Aroya*, la femme de Banou, marchand de Damas, laquelle, ayant charmé le Sultan par sa beauté et par sa vertu, refusa d'épouser ce monarque, préférant rester fidèle à son mari.

Au même théâtre, on accueille, très favorablement, deux autres actes, gracieux, certes, quoiqu'un peu mièvres : *La Colombe*, de Jules Barbier et Michel Carré, musique de Charles Gounod, d'après le conte de La Fontaine « Le Faucon », imité de Boccace. Le joli entr'acte symphonique qui relie ces deux actes, interprétés par Mme Cico, « délicieuse Sylvie », et par Victor Capoul, « irrésistible Horace », a été chaleureusement applaudi.

— Au Théâtre-Lyrique, *Les Joyeuses Comères de Windsor*, 3 actes traduits de l'allemand, par Jules Barbier, musique de Nicolai, ont pour protagonistes : Wartel, Ismaël, Mmes Saint-Urbain et Dubois. De cet ouvrage qui n'a pas rencontré chez nous la faveur dont il avait bénéficié précédemment outre-Rhin, l'ouverture a été un temps sauvee de l'oubli par des exécutions dans les concerts et par des arrangements pour piano à deux et quatre mains.

— A la Gaité, dans *Jean-la-Poste*, d'après *Arrahina-Pogue*, pièce anglaise de Dion-Boucicaut, adaptée par Eugène Nus, on applaudira Dumaine et Mme Antonine.

— Au Châtelet, les 5 actes et les 30 tableaux de *Cendrillon*, la féerie de Clairville, A. Meunier et E. Blum, émerveillent les spectateurs friands de ce genre de spectacle.

Le Gérant : Maurice JACOB.



Monument consacré à la gloire de l'Expansion Coloniale française, par le sculpteur J.-B. BELLOC.

Cendrillon, c'est Irma-Marié ; Mme de la Houspignolle, Clarisse Miroy ; le prince Charmant, la toute belle Desclauzas.

Quant au Génie, personnifié par Donato, dont la stature et la carrure évoquent le moissonneur herculéen, campé au centre du tableau célèbre de Léopold Robert, on s'accorde pour le trouver superbe. C'est de cet acteur, médiocre, du reste, que l'auteur des « Diaboliques » disait :

« Devant un être de la beauté de ce « Donato, il est permis de s'arrêter. La « beauté, c'est les lettres de noblesse « de l'humanité qui les a perdues. Quand « on en retrouve un fragment dans un « homme, c'est un honneur pour l'es- « pèce entière. »

**

— C'est à Enghien (on vante alors les miraculeuses vertus de ses eaux curatives), que les plus jolies toilettes s'exhibent, bien que cette petite ville d'eaux et de plaisir n'ait pas les exigences de Vichy, de Trouville ou d'Ems.

Dans la journée, les femmes s'y promènent en costume court (déjà !), la jupe ne venant qu'à la hauteur de la botte, comme de nos jours.

Que vous semble d'un costume en alpaga blanc, pointillé de toutes les couleurs avec biais de taffetas assortis à chaque nuance, encadrant la première jupe, tandis que la seconde est relevée avec des pattes liserées des mêmes nuances ?

Préférez-vous un costume en batiste écrue relevé sur un jupon de cachemire ponceau, par des attaches brodées d'ancre ponceau. Une basquine courte et très ajustée le complète, ornée d'un col matelot ayant une ancre à chaque pointe, et serrée à la taille par une ceinture « illustrée » d'ancre pareilles.

Et ne criez point : « Quelle horreur ! », Mesdames, car il viendra un jour où l'ajustement que vous affectionnez aujourd'hui, sera jugé tout aussi ridicule.

Comme chapeaux choisissez entre « le

Mandarin », en paille anglaise, ornée de plumes de pélican, réunies par un gros chou en cou de Paon, et le « chapeau Chinois », entièrement recouvert de fleurs de muguet s'épandant en frange tout autour. Ces deux modèles sont considérés comme « un peu osés ». Faute de les adopter, voici la toque dite « la Catalane », en paille anglaise à bords très bas recouverts de verdure, avec longue traîne derrière. Un autre, « la Patti », aussi en paille anglaise, se garnit d'un bord de plumes de faisans mélangé avec palme assortie. Enfin, « la Mousquetaire », se relève de chaque côté en avançant sur la front, avec bord de velours noir « illustré » d'un « agrément de paille et palme de longues plumes de cormoran, nuancées noir et blanc.

On recommande, en outre, comme coiffure, la fanchon « Benoiton », en laine blanche, taillée à la Lamballe, avec couronne de petites roses ou de pâquerettes en laine, sur le dessus de la tête.

Pour danser, au Casino, on improvise de charmantes toilettes. Le succès et la vogue vont aux fraîches robes de mousseline enguirlandées de roses, de lilas, de pâquerettes ou de bouquets détachés. On en remarque une, surtout, en « mousseline vapeur », colorée de trois guirlandes de grosses roses-pensée (?) ; et une autre, en mousseline vert d'eau, avec bouquets d'azalées blancs « légèrement roses ».

— « On médit de nos modes, dit Mme de Renneville (déjà citée) ; mais, je les trouve ravissantes, quand on a l'âge et l'élégance de les porter ».

Sur quoi, elle poursuit son plaidoyer en faveur des parfums avec des mots choisis.

« Le Parfum est le souvenir de la fleur, comme la poésie est le souvenir de l'âme... »

Ah ! Qu'en termes galants, ces choses-là sont dites,

Depuis lors, nous avons perdu le secret de ce style. Faut-il le regretter ?

A. BOISARD.

ÉCHOS

LE STATUAIRE BELLOC

Nous sommes heureux de pouvoir donner ici à nos lecteurs l'image du très beau monument que le grand statuaire Belloc vient de consacrer à la gloire de l'Expansion coloniale française et qui, présentement, est exposé dans l'atelier du puissant artiste, rue de l'Université 129.

Ce monument, on le sait, sera placé plus tard sur le quai d'Orsay.

Chacun admirera l'inspiration, la vigueur, la grâce, la facture brillante et aussi très soignée, d'une œuvre qui sera le couronnement de la superbe carrière artistique de Belloc, — déjà auteur du monument à Lamorière, de celui qui fut consacré aux zouaves du 3^e régiment, de celui qui, à Madagascar, perpétue à tout jamais le souvenir du général Galliéni, etc.

SITUATIONS D'AVENIR

Brochure envoyée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, Paris.

THÉATRES

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *Madame Sans-Gêne*. Comédie musicale en trois actes d'après MM. V. Sardou et E. Moreau. Pièce de M. Simoni, adaptation française de M. Paul Milliet. Musique de M. Giordano.

La triomphale *Sans-Gêne* connaît maintenant toutes les adaptations, car, il n'y a pas bien longtemps, elle a été présentée au cinéma, et il est curieux de rapprocher cette transformation-là, de celle de l'Opéra-Comique. Pour le film, en effet, on multiplie les scènes épisodiques, on en ajoute ; les récits les plus délicatement racontés naguère sont photographiés comme la pièce elle-même, et il arrive que l'accumulation de détails nuit à la clarté.

Quand il s'agit de musique, il faut au contraire resserrer tant et plus ; la pièce si magistralement charpentée paraît plus mince quand son architecture savante est réduite à ses seules grandes lignes, quand elle ne laisse plus voir que les trois scènes capitales, à peine reliées les unes aux autres.

Cela n'empêche pas la pièce d'être fort agréable à suivre ; la musique de M. Giordano, franchement italienne, a les qualités de son pays et aussi ses défauts, dont le plus constatable est le manque de pondération, qu'une instrumentation bruyante affirme encore. Il faut louer sa vivacité d'expression, son habileté scénique ; le mouvement du premier acte, dans la boutique de Catherine, est vif et angoissant ; la scène des princesses est traitée avec force, et précédée d'un intermède charmant, le trio des fournisseurs et la scène d'essayage.

Dans des décors fort jolis, sous de beaux costumes, une interprétation excellente présente la pièce. Mme Davelli a une bien jolie voix, une ardeur charmante : ne possédant pas l'art supérieur de Mme Réjane, elle supplée à son manque d'autorité par beaucoup de grâce. C'est un joli spectacle que de la voir, fine et distinguée, s'efforcer de paraître commune ; ainsi commencent à se réaliser les belles espérances conçues à son sujet depuis *Marouf*.

M. Fontaine est un maréchal Lefebvre de belle tenue, il sait modérer sa belle voix, et M. H. Fabert montre, en Fouché, ses qualités de comédien expert et d'adroit chanteur.

M. Jean Périer joue Napoléon avec une belle autorité, et dans des rôles à côté, MM. Féraud de Saint-Pol et de Creus ont de la légèreté et du goût.

**

A signaler, à l'Athénaïe, une brillante reprise de *Loutre*, un des premiers succès remportés par M. P. Veber au théâtre, aujourd'hui disparu, des Nouveautés.

Les quatre actes ont gardé tout leur brio ; Mme A. Cassive y a créé un de ses meilleurs rôles, où elle se montre gaie, d'une belle humeur pleine de fantaisie, et aussi comédienne fine, auprès de M. Rozenberg, quand la scène tourne à l'attendrissement.

Marcel FOURNIER

Imp. E. DESFOSSÉS, 13, quai Voltaire.

GLOBÉOL

Reconstitue la substance nerveuse

Tonique
vivifiant



Si don Quichotte avait pris du GLOBÉOL, il aurait culbuté les moulins au lieu d'être renversé par eux.

Depuis combien de temps le fer passe-t-il — non sans raison, d'ailleurs — pour la panacée souveraine contre l'anémie, la chlorose, la misère physiologique ? J'avoue humblement que je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que ce n'est pas d'hier, et que le monsieur qui y a pensé le premier n'était pas une bête.

Ce précurseur s'était apparemment inspiré de l'analyse du sang. Le jour où il a acquis la preuve que le sang d'un anémique ne renferme plus que 0,36 de fer pour 1.000, tandis que le sang de l'homme normal en bonne santé en contient 0,56 pour 1.000, il avait compris que la richesse du sang (partant la vigueur du sujet) est en raison directe de sa teneur en fer. De là à essayer de remonter les affaiblis en leur administrant du fer, il n'y avait qu'un pas. Ce pas a dû être tôt franchi : la médication « martiale » était née.

Le fer n'est pas exempt d'inconvénients. Son astrin-
gence, par exemple, est plutôt défavorable à la diges-
tion, surtout (fâcheux détail) quand il affecte la forme
soluble, *la seule active*. Il constipe, il congestionne, il
agit, il pousse à l'hémorragie. D'où la nécessité tantôt
d'en suspendre l'administration, pour laisser reposer
l'organisme, tantôt d'en atténuer les effets par d'autres
médications intercurrentes et compensatrices. De telle

sorte que, comme le dit le docteur A. de Biran (de l'armée coloniale), c'était à se demander si, dans le traitem-
ment de la chlorose en particulier, la responsabilité de certains troubles imputés à la maladie n'incombe pas plutôt à la médication ferrugineuse.

A quoi bon, dès lors, en vue d'un résultat médiocre et d'ailleurs incertain, surcharger l'estomac, déjà mal en point, du patient ? Au lieu d'administrer à l'anémique, au déprimé, l'un seulement des éléments constitutifs du sang (fort difficile d'ailleurs à reproduire par les moyens chimiques), pourquoi ne pas tout bonnement lui administrer du *vrai* sang, frais, pur, complet, en un mot du sang *integral*, contenant, cela va de soi, l'élé-
ment déficitaire, sous la forme *optima*, mais contenant par-dessus le marché tous les éléments non moins précieux qui donnent au liquide nourricier par excellence ses multiples polyvalentes et miraculeuses vertus ?

L'opothérapie n'a-t-elle pas créé tout exprès le Globéol ?

Sous les espèces pilulaires du Globéol, ce qui entre et se diffuse dans le torrent circulatoire, ce n'est pas seulement le fer — et non pas un fer quelconque — à l'état colloïdal, c'est-à-dire qu'il existe normalement dans le sang vivant. C'est aussi, également « vitalisé »,

le manganèse, son frère siamois, qui l'accompagne tou-
jours et paraît remplir une fonction équivalente. C'est encore l'hémoglobine ; ce sont les ferments du sang, ses oxydases, ses stimulines et aussi ses antitoxines. C'est, en un mot, la quintessence du sérum et des glo-
bules rouges débarrassés de leur gangue inutile.

Voilà comment, tout en multipliant les globules rou-
ges on augmente leur richesse en sels métalliques (par conséquent en fer) assimilables, tandis qu'on les protège contre les poisons dont un être en état de moindre résistance doit toujours appréhender la menace.

Si donc vous avez besoin de fer — et qui pourrait se flatter de pouvoir s'en passer ? — prenez du Globéol. Le vrai régénérateur de l'organisme, le voilà !

Docteur J.-L.-S. BOTAL.

N.-B. — On trouve le Globéol dans toutes les bonnes pharmacies et aux Etablissements Châtelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris. (Métro : gares Nord et Est.) Le flacon, franco 6 fr. 50 ; les 4 flacons (cure com-
plète), franco 24 francs. Envoi sur le front par poste, Pas d'envoi contre remboursement.

DIABÈTE MALARIA, JAUNISSE Filudine
Traitement Opothérapique par la
Préparée dans les Laboratoires de l'URODONAL
2, Rue de Valenciennes, Paris. PRIX : franco 10 fr.
Diarrhées infantiles : **Sinubérase**. Franco 6 fr. 50.

LE TONIQUE QUI DOIT ÊTRE PRIS PAR TOUS, CHAQUE JOUR !